

Les Grandes Eaux

Marc Quaghebeur

Volume 37, numéro 1, 2001

La construction de l'éternité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008844ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008844ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Quaghebeur, M. (2001). Les Grandes Eaux. *Études françaises*, 37(1), 89–92.
<https://doi.org/10.7202/008844ar>

Les Grandes Eaux

MARC QUAGHEBEUR

C'était au jour de la Saint-Blaise. Dieu semblait proche.

Désormais, nul besoin d'affirmer. De se défendre. Joutes et troupes s'en sont allées. Stable, tel un retable musical, le monde. Et cet excen-trement qui m'y dépose enfin.

Finis les plis, les cavalcades. Des bois, collines martelées de pas lents. Ramages ou semailles absorbent les épaules. Roches et châtaigniers assemblent les espaces. Quelque musique les interpelle.

Heure, les amplitudes, les lisses, les horloges. Du monde, César n'est plus l'auguste et impossible centre.

Modulation, les voix. Sous l'infini de leurs répons. On dirait qu'une imperceptible caresse lustre le corps de qui voulut, et le visage, et sa disparition. Sourd tribut de l'enfance.

Un peintre l'a restitué. Couleurs, où se tempère la douleur. Où s'in-tronise la douceur tandis qu'un avant-plan proclame le sujet. Qui con-templa ses bleus dont semblent s'éloigner des yeux emplis pourtant de ce seul rêve : la transfiguration de leur stature ?

Pour ceux qui, jeunes, n'entendirent ni les phrases qui sauvent ni les paroles qui appellent, la langue, lointain du monde, ne peut que fasciner.

La lagune lui en avait ouvert le songe. Sans mot dire, chacun de nous connut son double.

Âpre, la main. Comme incertaine. Mais cette trace, mille reprises, ces parcours. Lieux de l'aigu que dissimule la facture.

L'empire aussi fut cette empreinte.

Par tous les temps, et quelles que fussent les circonstances, un homme en traversait les bornes. Restent la fresque, et dix mille cro-quis. Dieu jugera du reste.

Les nerfs sont notre esquif; l'image, notre imparable voile.

Désastre ou gloire demeure seule l'impalpable matière. Tels furent Alger, comme Mühlberg. Titien dit ce triomphe dans l'or liquide et soufré du couchant. Il y nappa le victorieux. Il l'emporte vers cet ailleurs qu'exige le visage.

Silence et voix, deux vieux facteurs d'images neuves.

À leurs répons, les Grands n'ont rien compris. Il eût pourtant suffi d'envisager leurs yeux. Une commune angoisse y descelle l'absence.

Charnière de deux mondes. Le peintre avait pour lui la Renaissance, l'Italie. Mais la manière de Venise, jamais, ne cessa d'être singulière. Là, point de fable sans la pâte. La mer modèle les viscères. Elle travaille rêves et entreprises.

Fantômes et fastes minutieux, mes vieux pays sont entre France et Allemagnes. Pour les tirer de leurs clochers, de leurs chimères, et de leurs perspectives irisées, mon règne les confronta au monde. Comme horizon, comme infini, l'au-delà vivace des Colonnes d'Hercule.

Le peintre a su ce fonds de songe qui emportait l'empire, celui que la mer nous restitue. Affleurement de l'imminence parmi l'assise de l'antique, marmonnement sourd de l'indicible, ses toiles nimbent l'impensable.

Nul prince n'avait connu un tel destin. Enjambant l'infini des variations océanes, des terres immenses. Seulement comprises par des cartes, des rêves, et des rapports souvent atroces. Que de fois, on y détourna mes ordonnances! Et c'est le Portugal qui tient les mailles des grandes eaux, lointain jamais fondé. C'est Lui qui emporta l'Orient. Gloires et déboires.

Le pinceau du Titien perçoit le fonds crépusculaire de mon grand triomphe agonique. Lance à la proue et menton en butoir ne dissimulent pas la lassitude et l'ailleurs qui l'habite.

Figure ultime de l'empire, le regard de Mühlberg ne trouvera qu'en Dieu sa fin. Même s'il s'embue toujours lorsque mes mains usées compulsent quelques cartes ou glissent sur des sites dont mes soldats n'ont pas marqué le sol.

Les hommes craignent les serviteurs de l'impensé. La toile en fait surgir, et la hantise, et l'habitable. Michel-Ange avait installé le songe d'Aurèle sur les pavements du Capitole. Titien emporte la silhouette de mes rêves vers cette aura poreuse que donne seule la couleur. N'était son cadre, où s'en irait la Toile?

Longtemps, les rois se souviendront de cette image dont ils se réserveront le principe. Ils la figeront. Il n'y aura plus de César. Comme il

n'est pas d'héritier du Cadourin. À moins qu'un jour en mes lointains pays du Nord... C'est là — là seulement — qu'il me plut de dire : À Dieu.

Titien m'a d'ailleurs fait tenir un des ses premiers autoportraits. Fini le temps où, bien au-delà de la puissance temporelle, je lui servais d'image. De double en songe.

Tel saint Jérôme face à la Croix, voici le Vecelliano face à lui-même. Avec son long crâne ovoïde. Avec son menton impérieux. Dussent un jour ses doigts crispés leurs feux sur un dernier pinceau, ils ne pourront qu'interroger son dur et fabuleux trajet. Puis se démettre face à l'énigme de la vie ; et se remettre, jusqu'à la lie, au corps divin tout pantelant, cette autre énigme.

Haute culture et forts tourments, Jérôme nous convient. Goût du pouvoir ; besoin de le combattre. Bonheur : achever mes jours à proximité de ses fils. Ouverture et savoir. Ils l'ont rudement payé dans ces Espagnes du sang pur.

Désormais seul, ce site, travée du jour où l'œil se meut entre des criques vertes et grises. Et, par la nuit, les paysages plus figés des lisses que sculptent, à peine, quelques lumières vacillantes. Mémoire des murs de mon enfance et des abris de mes campagnes.

Entre ces plages, quelques images. Celles du peintre.

Poids de la croix, haines des frères assemblés, les représentations du Crucifié où ploie, implore et, cependant, s'échappe son regard.

Quelques Madones. Dont celle dite des Douleurs. Elle ramène aux justes proportions de mon état. À la mémoire atroce de ma mère dont le Duc de Gandie eut le bonheur de recevoir l'entrée en plénitude.

Reetable en moi, le cri de ses lacérations. Le chant de cette extase mains nouées. L'incompréhensible secret de cette assumption inaudible.

Parcours arides de notre foi. Leurs visions tanguent. Elles interpellent mon petit portrait en armes. Et les apparitions les plus précieuses d'Isabelle.

Titien la fait surgir de quelque limbe. Portée diaphane des cieux d'hiver, sa face au loin, pourtant si proche, paraît reposer en elle et demeurer comme par-delà. Cire impalpable, elle m'absorbe.

Comme quintessencié s'opère le rêve de la lumière. Elle s'attache aux mains. Cisèle le pendentif. Lisse le front. Trousse le nez coquet. Et tresse les cheveux qui firent nos secrets.

Jamais, je ne me suis remis de ce départ. Je ne pus même assister au requiem dans la salle basse du palais de Tolède. Je le suivis d'une porte dérobée.

Enfreignant la coutume, j'avais refusé que l'on touchât à la dépouille ; qu'on l'ouvrît. Par-delà même ma promesse, je n'eusse supporté que l'on attentât à la perfection de ses formes.

Alors s'en fut lentement, vers Grenade assaillie par la plus douce de nos ombres, le long convoi confié au confident de nos belles années. Le Duc y trouva son chemin de Damas. Ses pas s'étaient brisés sur l'impensable : la défiguration du beau cadavre de l'impératrice.

Du moins, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent ceux de Monsieur de Loyola.

Aux seules figures divines, la majesté. Dans la chapelle qui jouxte ce palais qu'ont déserté fable et rumeur, la fille de Manuel le Fortuné paraît sous son visage de désir.

Sous l'Éternel admirablement dédoublé, alors que mon regard et celui de ma sœur voilée interpellent le Fils, l'impératrice découverte s'adresse aux grâces bleues encapuchées de la Mère éternelle. Elle semble s'ériger sur des flots vaporeux. Se protéger du flux des hommes qu'elle élève. Les fasciner. Les modifier.

Ailleurs, le peintre nous a rassemblés autour d'une pendule minuscule semblable à celles que j'ai posées parmi les pièces de ma retraite.

Elles les rythment. Elles englobent ce qui ne saurait l'être. Paysage.

Isabelle est placée à droite des yeux du spectateur ; à gauche de mon regard. Lumineuse, elle occupe l'avant-plan. Grave, je me tiens quelque peu en retrait.

On dirait un instant surgi du temps inentamé.

Apesanteur, nos bustes flottent. Ils sont devant les eaux profondes qui nous hantent. Nous sommes face au monde qui nous guette.

Ainsi survenons-nous, mains posées ou rejointes.

Je nous regarde.

Aucune effigie fixe, jamais, n'atteindra ce que métamorphose la peinture. Les *Changeurs* de Metsys vivent l'argent qu'ils manipulent.

Nous espérons l'éternité.

Nous l'attendons.

Elle nous a unis.